

JÉRÔME ORSONI

Le feu  
est  
la flamme du feu

NOUVELLES

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*



*à Nelly*  
*à Daphné*



*Revolutionär wird der sein, der  
sich selbst revolutionieren kann.*

LUDWIG WITTGENSTEIN



## OMBRE, MA CHÈRE OMBRE

1. Si toutes les avant-gardes et les autres mouvements révolutionnaires n'avaient pas fini par autant m'ennuyer, je crois que j'aurais pu vouloir rédiger un genre de manifeste ; mieux que d'intention, une déclaration de guerre à l'intention des générations futures. Mais je suis comme ça, moi, qui ne puis me résoudre à ce qui m'ennuie.

2. N'aurais-je pas mieux fait de mettre une telle déclaration dans la bouche d'un personnage, mais pas dans la mienne directement, entre guillemets en quelque sorte, plutôt que de l'asséner ainsi, comme si, d'une façon ou d'une autre, c'était quelque chose en quoi je pourrais croire, ou contre quoi je devrais m'efforcer de me déterminer ?

3. J'aimerais faire comme si ce n'était pas moi qui écrivais, mais quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont je ne connaîtrais pas le nom, et dont l'ombre planerait au-dessus de moi. Quelqu'un à qui je voudrais ressembler, peut-être, quelqu'un à qui je ne peux pas ressembler, néanmoins, au moins pour cette raison que je ne sais pas comment il se nomme.

4. J'ai essayé d'obtenir de lui cette information dans toutes les langues que je connais. Et quand je suis enfin parvenu à l'espagnol, j'ai pensé que j'allais déclencher quelque chose chez lui, quelque chose comme une réaction. Mais non. L'ombre ne m'a pas répondu. En plus de planer au-dessus de moi, l'ombre entendait demeurer muette. Et elle a tenu parole.

5. Qui écrira ce que je veux dire ? Qui écrira ce que je dois dire ?

6. Pour être parfaitement honnête, c'est le moins que je puisse faire, je dois dire que je ne sentais pas la présence muette de l'ombre au-dessus de moi. Mais je pouvais l'imaginer et me la représenter de façon



suffisamment nette pour réussir à la décrire : C'est une ombre, elle plane au-dessus de moi et, lorsque je l'interroge, elle refuse obstinément de me répondre.

7. Que puis-je faire contre une telle obstination ?

8. L'obstination n'est-elle pas la vertu première de l'avant-garde ? Quitte à n'avoir qu'une seule idée, la défendre coûte que coûte, la défendre contre tout et contre tout le monde. Et si l'on n'est jamais prêt à mourir pour la seule idée de son avant-garde, au moins est-on prêt à parler beaucoup pour la promouvoir. C'est mieux que rien, sans doute.

9. J'ai de la suite dans les idées. Enfin, je crois. Mais je ne suis pas obstiné parce qu'il me semble que l'obstination confine à la bêtise.

10. J'ai commencé à menacer l'ombre. D'abord, je lui ai dit que, si elle s'obstinait à ne pas me répondre, à ne pas même, j'en étais sûr, vouloir me répondre, j'allais éteindre toutes les lumières et plonger

cette pièce dans l'obscurité la plus totale de sorte qu'elle y disparaîtrait complètement. L'ombre n'a pas eu l'air d'avoir peur ; elle ne semblait pas manifester le moindre intérêt pour ma personne et les menaces que cette personne qu'elle donnait l'impression de vouloir ignorer formulait à son encontre. Peut-être ne se souciait-elle pas de moi ? Mais alors que faisait-elle ici ?

11. Ce n'est tout de même pas un hasard si l'ombre plane au-dessus de moi.

12. Comme il me semblait que cela sentait le renfermé dans l'endroit où je m'étais installé pour travailler, comme tous les soirs, le même endroit, une pièce en forme de cube ou presque, que j'appelle "le bureau", j'ai ouvert la fenêtre histoire d'aérer un peu. Soudain, j'ai senti l'ombre se crispier. Je suis même prêt à jurer que je l'ai entendue pousser un petit cri, un cri sourd et sans profondeur, sans résonance, mais non pas sans écho puisque je l'ai entendu et que j'ai compris qu'elle avait peur des courants d'air.

13. Aussi ai-je fermé la fenêtre et, quand je suis revenu m'asseoir à mon bureau, je me

suis aperçu que l'ombre ne planait plus au-dessus de moi, mais qu'elle s'était tapie dans l'un des angles de la pièce cubique.

14. Alors, en français seulement, je me suis adressé à nouveau à elle : Tu m'avoueras, ombre, ma chère ombre, que, pour une ombre, tu es une drôle d'ombre, qui n'as pas peur de disparaître dans la pénombre, mais bel et bien, oui, de s'envoler au premier des courants d'air. Ombre, ma chère ombre, à défaut de connaître ton nom, je t'appellerai ainsi, ombre, ma chère ombre, parce que tu es si fragile, toi qui as peur d'un petit courant d'air frais.

15. Je sais très bien ce qu'on pourrait déduire de cette histoire : que l'ombre est l'avant-garde qui plane au-dessus de moi et qu'il suffit d'un peu d'air frais pour se débarrasser des vieilles idées qui sentent le renfermé. C'est peut-être vrai, d'un certain point de vue. Mais je crois que ce n'est pas aussi simple.

16. Évidemment, j'ai bien compris que l'ombre, après qu'elle se fut montrée si faible, si fragile, n'aurait pas l'outrecuidance de

continuer de planer au-dessus de moi. Et moi, je commençais à avoir un peu pitié d'elle. Je lui ai dit : Ombre, ma chère ombre, ne reste donc pas là, tapie dans l'un des angles de ce cube, mais assieds-toi, là, sur ce cube plus petit que j'appelle "le fauteuil", je t'y invite.

17. Même si je m'attendais à ce qu'elle accepte mon invitation – se tapir dans l'angle d'un cube n'est pas vraiment confortable –, j'ai toutefois été étonné qu'elle ne se fasse pas prier, au moins un peu, mais qu'au contraire, elle se rue littéralement sur le fauteuil dès ma phrase achevée. J'ai trouvé que, pour une ombre, elle manquait tout de même un peu d'orgueil, voire de dignité. Mais je ne le lui ai pas dit parce que je ne voulais pas qu'elle croie que je ne la considérais pas en personne, mais qu'à travers elle, je visais uniquement le symbole de l'avant-garde.

18. Quand l'ombre a fini de s'installer sur le fauteuil, je lui ai dit : Eh bien, ombre, ma chère ombre, maintenant que nous sommes installés confortablement, comme on devrait toujours l'être entre personnes civilisées, et sur un pied d'égalité, qui

---

plus est, me diras-tu enfin comment tu t'appelles ou bien est-il de bon ton, parmi la gent de l'ombre, de garder l'anonymat ? Comme l'ombre ne m'a pas répondu, j'en ai déduit que la règle était celle de l'anonymat, et j'ai respecté ce choix de vie.

19. Ombre, ma chère ombre, plus muette encore qu'une tombe. Ombre, ma chère ombre, toi qui naguère planais au-dessus de moi. Ombre, ma chère ombre, si tu ne te dérides pas, esquisse au moins un signe, à défaut d'une promesse.

20. Comme je commençais à trouver le temps long, j'ai eu l'idée de composer cette courte ode pour l'ombre afin que, touchée peut-être par la façon dont j'improvisais pour elle quelque supplique, elle se décidât enfin, sinon à me livrer son secret, du moins à me dire ce qu'elle faisait chez moi.

21. Mais l'ombre n'a pas semblé être touchée par mon improvisation. Et moi, de mon côté, en plus de commencer à trouver le temps vraiment long, et de plus en plus, j'étais sur le point de perdre mon sang-froid.

22. Moins lyrique alors, j'ai dit à l'ombre : Écoutez, ma petite dame, que vous planiez au-dessus de la tête de quelque poète ou de quelque artiste en manque d'imagination, de romantisme, de révolution, de je ne sais trop quoi, mais jamais d'ambition (ah ça non jamais), cela vous regarde, vous et l'artiste en question. Mais moi, en ce qui me concerne plus modestement, voyez-vous, moi, j'ai des choses à faire. Je veux bien vous accueillir ici le temps que vous vous remettiez de la frayeur de tout à l'heure, mais si vous ne consentez à dire mot, je vais devoir vous demander de quitter ces cubes pour me laisser travailler.

23. L'ombre, d'une humeur toujours aussi taciturne, n'a pas desserré les dents. Spontanément, j'ai tapé du poing sur la table, et j'ai dit : Bon, puisque c'est comme ça, ouvrons les fenêtres. Et : De l'air !

24. Cependant que je passais à côté d'elle pour aller ouvrir la fenêtre, l'ombre a essayé de s'accrocher à ma jambe pour m'empêcher de l'ouvrir. Mais je ne me suis pas laissé faire. Tout en secouant la jambe pour me dégager de son emprise, j'ai continué d'avancer,

et je lui ai dit que ce n'était plus le moment de faire des histoires. J'ai ajouté : Voyez-vous, ma petite dame, je n'ai pas de temps à consacrer aux fantômes du passé. Ensuite, j'ai ouvert la fenêtre.

25. En ouvrant la fenêtre, j'ai senti l'ombre que l'air frais aspirait me frôler. Je l'ai entendue pousser un cri semblable à ceux que les spectres doivent expirer lorsqu'ils passent. Et moi, tout simplement, j'ai dit : Bon vent !

26. Comme il faisait un peu frais et que je n'avais pas envie que l'ombre, la mienne ou l'une de ses congénères, s'amuse à revenir me hanter, j'ai prestement refermé la fenêtre et je suis retourné m'asseoir à mon bureau.

27. Avant de me remettre au travail, toutefois, j'ai pensé à ce qu'il venait de se passer et, pendant quelques instants, tout juste le temps pour moi de me passer la langue sur les lèvres pour essayer d'en sentir aussi le goût, j'ai respiré le doux parfum de la nostalgie.

28. Durant ce court laps de temps, des visages ont passé devant mes yeux, des

portraits pour être précis, des photographies pour être tout à fait exact. Des photographies de personnages célèbres que j'avais admirés à un moment ou un autre de ma jeunesse, des personnages que, si je ne trouvais pas cela tellement ennuyeux, j'aurais pu admirer encore. Mais en fait, quand même j'en aurais eu le temps, je n'en avais tout simplement plus l'envie.

29. J'ai haussé les épaules, et ils ont disparu.

30. Au moment de me remettre au travail, on a sonné à la porte. J'ai éclaté de rire parce que j'ai pensé que c'était l'ombre qui revenait à des manières plus civilisées. Je me suis levé et je suis allé ouvrir la porte.

31. Pas l'ombre d'un chat.

32. J'ai refermé la porte et je suis retourné à mon bureau. J'ai essayé de me remettre au travail, mais quelque chose, quelque chose comme une présence me perturbait.

33. J'ai levé les yeux au-dessus de ma tête et j'ai vu l'ombre. J'ai dit, après avoir soufflé



d'agacement : Ah non ! Ça ne va pas recommencer ! Mais au moment d'aller ouvrir la fenêtre pour m'en débarrasser comme on se débarrasse d'une mouche trop bruyante, je me suis rendu compte que ce n'était pas la même ombre. Aussi, me suis-je rassis.

34. J'ai dit à la nouvelle ombre de ne pas rester là, comme ça, à planer au-dessus de moi, je lui ai dit que c'était ridicule, d'autant que comme j'avais déjà eu la visite de l'une de ses consœurs, elle pouvait me considérer comme une manière d'habitué, et je l'ai invitée à s'asseoir.

35. Quand l'ombre a été confortablement installée, je lui ai dit de prendre son temps. J'ai ajouté : Après tout, tout ce que j'ai à faire aujourd'hui pourra bien attendre demain. Prends ton temps, oui, ombre, ma chère ombre, prends-le. Quand tu t'en sentiras prête, tu sortiras de l'anonymat et nous pourrons avoir une conversation.

36. J'ai ajouté qu'elle pouvait voir en moi une sorte de thérapeute. Et j'ai senti qu'elle commençait à se détendre. Je lui ai dit que, quand elle me ferait confiance, je

lui montrerais comment sortir de l'ombre. Elle était tout à fait détendue, à présent. J'ai hoché la tête et je lui ai dit : C'est bien. Détends-toi. Relâche-toi. En attendant, je vais préparer du thé. Je suppose que tu n'en prends pas...

37. Dans sa pénombre, j'ai vu distinctement l'ombre qui souriait.